

2°) - LA VIOLENCE DANS LA REGION LYONNAISE AU XIV<sup>ème</sup> SIECLE

par M. Max MARECHAL

Mémoire de maîtrise soutenu le 12 mars 1970

Jury : M. Fédou - M. Fournial.

Le travail qui a été entrepris s'inscrit dans une vaste direction de recherche, tracée voici de nombreuses années déjà, par L. FEBVRE et R. MANDROU. Il s'agit de scruter les mentalités, d'esquisser un portrait psychologique, le plus fidèle possible, des hommes qui nous ont précédés.

Car l'histoire ne se veut plus seulement "évènementielle" et ne se borne déjà plus à l'étude des faits économiques. Quête de plus en plus exigeante, elle veut rendre compte aussi des sentiments qui agitent l'homme.

Le thème choisi dans ce travail est celui de la violence. Il convenait fort bien au cadre chronologique : le XIV<sup>ème</sup> siècle, à "l'odeur mêlée de sang et de roses". Au point de vue géographique nous avons limité notre étude à la ville de Lyon et à son plat pays, au Forez, à la Dombes. Quelques exemples ont été pris dans le Dauphiné et en Bresse. Ils sont fort rares.

Une autre limite, la plus importante, nous a été imposée par les sources choisies. Seuls, des documents publiés ont été utilisés. Il s'agit essentiellement de lettres de rémission.

Au cours de ce travail nous avons d'abord cherché à cerner les origines de la violence. A cette question fort complexe, il a été bien difficile de répondre d'une façon pleinement satisfaisante. Il faut souligner surtout l'interdépendance profonde des différentes "causes". Il est impossible, par exemple, de dissocier les origines économiques des origines purement psychologiques. Tout se tient.

Peut-on, malgré tout, distinguer une série de causes qui seraient prépondérantes ? Il est certain que la Guerre de Cent Ans a une importance fondamentale. Certes, le roi de France et le roi d'Angleterre ne s'affrontent pas directement en Lyonnais. Mais les pillards des différentes armées déferlent sur nos terres, particulièrement après Brétigny. Paradoxalement, c'est la paix entre les souverains qui est responsable de l'aggravation des troubles. Ces désordres provoqués par le passage de soldats démobilisés vont contribuer à accroître les difficultés économiques. Parallèlement, le déséquilibre psychologique des populations va s'accroître. Il aboutira à une anxiété profonde, à une susceptibilité malade qui se traduit trop souvent en gestes brutaux.

Après s'être penché sur les origines de la violence, il fallait essayer de montrer comment elle se manifestait. Tour à tour nous avons décrit injures et brutalités diverses. Toutes les formes possibles de violences sont représentées, de la plus banale à la plus atroce. Les choses ne sont pas plus épargnées que les êtres. Essayant de déterminer dans quelle mesure l'acte de violence est collectif ou individuel, nous avons constaté qu'il est à la fois l'un et l'autre. Cependant la première forme est prépondérante, les hommes de ce temps ayant, comme l'écrit Yvonne Lanhers, souvent "besoin des autres pour exister et pour agir..." (1)

Sans doute faut-il voir là un besoin de se rassurer, particulièrement vif dans une période aussi troublée.

Nous étions amenés alors à tenter d'esquisser une étude sociologique de la violence. Considérant d'abord ceux qui commettent les exactions, nous remarquons qu'ils appartiennent pratiquement à toutes les catégories sociales. La même constatation s'impose lorsque on étudie les victimes. Ainsi, il n'y a pas deux groupes antagonistes. Le vaincu du moment attend la revanche avec impatience. Dans ce schéma, il faut cependant introduire quelques nuances. Les femmes et les enfants, trop faibles, n'apparaissent, dans les documents consultés, que dans le rôle de victimes. Il convient aussi de mentionner le cas particulier des Juifs et des lépreux. Leurs massacres, très limités dans le temps et dans l'espace, revêtent un caractère particulièrement atroce. Il est difficile ici de bien comprendre les motivations profondes de la fureur populaire. Faut-il y voir une sorte de défoulement collectif d'une populace qui, en période de crise aiguë recherche à tout prix l'apaisement ?

En conclusion, essayant de comparer ces temps troublés avec notre époque, nous avons cru discerner une constante : la nature humaine. Les conditions de vie, certes, changent, mais l'homme est resté fondamentalement le même et la tentation de violence semble bien ancrée au plus profond de son être.

M. Fédou et M. Fournial s'accordent à louer le scrupule avec lequel l'enquête a été conduite, la façon personnelle dont l'auteur a interrogé les documents, utilisé et critiqué ses devanciers, montré la complexité des facteurs qui constituent un climat de violence. La discussion fait apparaître plusieurs problèmes en suspens, par exemple celui des différences de traitement auquel les Juifs ont été soumis selon les régions. On peut regretter que les sources judiciaires n'aient pu être davantage exploitées : sans doute ont-elles encore beaucoup à livrer. Mais, à ce travail de haute qualité, bien illustré à l'aide de médaillons de la cathédrale Saint-Jean, le Jury décerne la mention Très Bien.

(1) Y. Lanhers, "Crimes et criminels au XIVème siècle", Revue historique,  
T. CCXL - Oct. Déc. 1963 p. 325-326.